

La végétation de la presqu'île de Crozon

Auguste H. DIZERBO



A. Dizerbo

Plantes herbacées, arbres et arbustes, une brève mise au point sur la végétation de la presqu'île .

La végétation variée de la presqu'île de Crozon ne doit rien au hasard: le sol, l'exposition aux vents, l'humidité ou la salinité déterminent la colonisation végétale même si l'homme, au fil du temps, y a introduit quelques éléments exotiques.

Des landes multicolores

La presqu'île de Crozon a eu la chance d'avoir vu son territoire étudié par des générations de géologues; rien d'essentiel ne leur a échappé. Leurs travaux ont eu pour conséquence de faciliter la connaissance du tapis végétal.

Le sol, en général acide, sauf sur les parties basses du littoral, supporte des landes. En bordure de mer ce sont des formations à ajoncs en coussinets où l'on observe une mosaïque multicolore. Aux petits ajoncs se joignent des bruyères et parfois des grémils couchés qui sont à leur limite septentrionale, d'où les couleurs jaunes mêlées à du rose ou encore à du bleu pourpre. Là où cette formation a été détruite pour faire place

à des cultures dérisoires, se sont installés des grands ajoncs d'Europe, souvent cultivés à l'origine, généralement en retrait de la ligne de rivage. Le Grès armoricain qui constitue l'ossature de la presqu'île dans sa partie méridionale n'a jamais supporté autre chose.

S'il n'y a pas de formations arborées dans ces landes c'est que le terrain ne peut les supporter -la couche d'humus étant trop mince- et que le climat l'interdit. Ces intrus que sont les pins maritimes ou les cyprès de Lambert ne sont pas à prendre en considération, et l'exposition générale de la côte aux vents allant du Sud à l'Ouest, dépourvue de tout obstacle sur terre, ne permet pas au chêne de s'y implanter.

Des arbres indigènes ou introduits

En retrait de ce vaste glacis à ajoncs, dans les modestes vallons qui échappent aux vents dominants, on voit s'établir des peuplements végétaux plus

ou moins denses d'espèces à affinités plus continentales : chênes, hêtres, châtaigniers, et aussi, jusqu'à une époque récente, ormes.

Dès qu'il est à l'abri, le chêne peut trouver un meilleur développement. D'Ouest en Est, il précède le hêtre qui s'installera dans des creux plus accentués, à moins qu'il n'ait disparu comme à Lamboeser où il a été anéanti à la suite de l'installation de huttes de sabotiers. On le trouve aussi vers Kervon, Poulmic et dans les bois d'Hirgars et de Landevennec, sur la rade

de Brest. Il ne prendra vraiment sa place que bien plus loin dans les futaies de la forêt du Cranou.

Le châtaignier, moins difficile, se voit aussi dans les endroits abrités, mais ce n'est pas un indigène: son aire d'extension actuelle marque les vagues des invasions celtiques qu'il a suivi pour des raisons essentiellement alimentaires.

En ce qui concerne les ormes, leur présence dans le bocage de la presqu'île a été normale, tout se prêtait à l'existence de



F. de Beaulieu

Dans les ajoncs, la «crozonnaise», *Lithospermum diffusum*, ou Grémil prostré (Borraginées).

ses peuplements : climat, sol côtier à affinités calcaires, économie. Ses branchages feuillés étaient en cas de sécheresse d'un appoint certain s'il y avait pénurie de fourrage; aussi les ormes entouraient-ils des enclos villageois et y étaient favorisés. De plus les troncs étaient appréciés pour le charronnage : ils servaient à confectionner des moyeux. Il a fallu la propagation de la graphiose pour anéantir cette espèce des talus de la presqu'île, ce qui n'a pas eu de conséquences pour l'alimentation animale, le troupeau crozonnais étant réduit.



F. de Beaulieu

La palud de Lost-Mac'h, une remarquable zone humide.

Un autre chêne se voit ici et là : le chêne vert. Il se porte bien et se ressème vers Crozon et Kerigou. Sa présence est imputable à celle des espagnols qui circulèrent ici à la fin du XVI^{ème} siècle. De tous temps les déplacements de troupes ont amené des introductions incontrôlées de ce genre.

Le noyer est peu fréquent, il a toujours été planté dans un but utilitaire aux environs des demeures bourgeoises : depuis la fin du XVIII^{ème} siècle jusqu'au début du XIX^{ème} siècle l'huile de noix était de règle dans l'alimentation courante. Elle n'a pas résisté à l'introduction des huiles d'outre-mer. Le figuier accompagne parfois les noyers. Ici et là, le frêne se répand grâce à ses graines emportées par le vent. Il n'a pas d'utilisation particulière, mais sa rareté fait rechercher son bois pour les restaurations. Il peut arriver qu'on rencontre aussi, dans les parcs ou à proximité, du bouleau, du charme ou du chêne rouge comme à Lescoat. Ces espèces ont manifestement été introduites.

Une strate arbustive

Dans la strate inférieure les arbustes sont fréquents. Aux abords de la lande sèche

se voient de nombreux épineux : l'épine noire utilisée à l'origine comme défense, prédomine sur l'épine blanche, l'aubépine ; elles sont souvent associées à des ronces ou à des saules. Ailleurs, dans les endroits humides, en particulier le long des ruisseaux, se trouvent des noisetiers et des aulnes qui peuvent être abondants au point de former de véritables galeries. Cette strate est à peine plus élevée que celle des grands ajoncs.

Un littoral diversifié

La strate suivante répartie en fonction des vents et de l'humidité montre un tapis végétal qui va de la pelouse sèche à graminées et bruyères (on y trouve des bruyères à balais adventices introduites lors de la dernière guerre), à des formations d'espèces adaptées à la sécheresse. Dans les zones humides, joncs et souchets abondants voisinent parfois avec des formations de tourbières à divers stades d'évolution, depuis le stade âgé à myrica, arbrisseau à feuilles très aromatiques, jusqu'à des formations plus récentes à mousses aquatiques supportant ou encadrant le coton des marais, les droseras et les pingoules amateurs de moucherons.

A ces éléments s'ajoutent, à l'amorce des mares littorales, des prairies salées avec d'importants peuplements de joncs qui s'enrichissent en espèces en allant vers la mer quand le niveau s'abaisse : spartines américaines, silènes, cochléaires, lavandes de mer sur les banquettes de vases dures du schorre encombré d'obione, plante caractéristique de ce niveau. Apparaît ensuite la végétation des vases molles de la slikke, caractérisée par les salicornes.

Au contact des plages se développent les formations de dunes à végétation plus ou moins dense selon leur évolution. Elles abritent l'oyat et des euphorbes associées à des chardons bleus, des grands liserons et de robustes chiendents.

Plus bas, nous quittons le domaine terrestre pour le domaine marin, celui des étages de lichens faisant transition. Nous abordons alors les premières espèces d'algues, mais ceci est une autre histoire...

Auguste DIZERBO, botaniste, Maître de conférences «honoraire», Faculté des Sciences, Brest.

Il n'est peut-être pas trop tard pour ouvrir un œil...

Patrick Hamon

Nous entendons de plus en plus souvent parler de l'utilisation des filets maillants, japonais ou dérivants, par un nombre croissant de pêcheurs bretons. Nous soupçonnons tous qu'ils constituent une menace grave pour les oiseaux marins et pour les cétacés.

Ce ne sont pas des suppositions, sur nos côtes de plus en plus de dauphins emmêlés dans ce type d'engins de pêche ou en portant les marques viennent s'échouer sur les plages du sud-Bretagne. Ces choses ne se passent donc pas seulement dans le Pacifique ou en Méditerranée mais aussi chez nous.

En ce qui concerne les oiseaux, les témoignages sont aussi discrets qu'accablants. Estimation de 6 à 10000 petits pingouins et guillemots noyés chaque hiver par les filets en baie de Douarnenez. Dans ce même port, d'autres personnes parlent d'une caisse de poison débarquée contre 12 caisses d'oiseaux certaines «grandes jour-

nées». Mais aussi de 300 alcidés relevés en un seul filet.

Sur la côte cornouaillaise, la situation est au moins similaire. Des pêcheurs donnent une moyenne de 15 oiseaux pris par bateau et par jour, ce qui, pour le simple port en question et pour l'ensemble de sa flotille ferait un total de 6 à 9000 alcidés, fous, cormorans ou plongeurs capturés durant une campagne de pêche de 2 mois!

Le poisson qui se retrouve dans nos assiettes, coûte cher en vies animales et son ramassage va de pair avec un appauvrissement généralisé des océans. Il serait peut-être temps que les associations de protection de la nature s'unissent et se mobilisent pour une campagne d'information sur ce sujet tabou en réclamant l'utilisation de techniques de pêche moins destructrices ainsi qu'une exploitation un peu plus intelligente des ressources naturelles maritimes...



J.C. Liehn

Un beau coup de filet. 7 cadavres de Fous de Bassan prisonniers du nylon en baie des Trépassés, le 25 juillet 1993.